

***Bienvenue chez les Ch'tis* de Dany Boon, *Blindness* de Fernando Meirelles, *Mister Lonely* de Harmony Korine, *Un été sans point ni coup sûr* de Francis Leclerc**

Number 138, September 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [*Bienvenue chez les Ch'tis* de Dany Boon, *Blindness* de Fernando Meirelles, *Mister Lonely* de Harmony Korine, *Un été sans point ni coup sûr* de Francis Leclerc]. *24 images*, (138), 60–64.



Attention : produit inattaquable. *Bienvenue chez les Ch'tis* est une comédie légèrement supérieure à ce qui se produit souvent au Québec et en France. Le réalisateur et humoriste Dany Boon livre ici une œuvre réalisée avec juste ce qu'il faut de compétence professionnelle. On peut reprocher au film sa facture trop lisse et son absence d'ambition cinématographique, mais comme il s'agit aussi du plus grand

succès d'assistance pour un film français en France, un imprévisible ovni ayant surclassé *La grande vadrouille*, *Les visiteurs* et autres fleurons de la blague hexagonale, il faut bien que le critique lui réserve quelques lignes, quitte à se transformer en sociologue du dimanche. Se déroulant chez les Ch'tis du Nord-Pas-de-Calais, le film semble

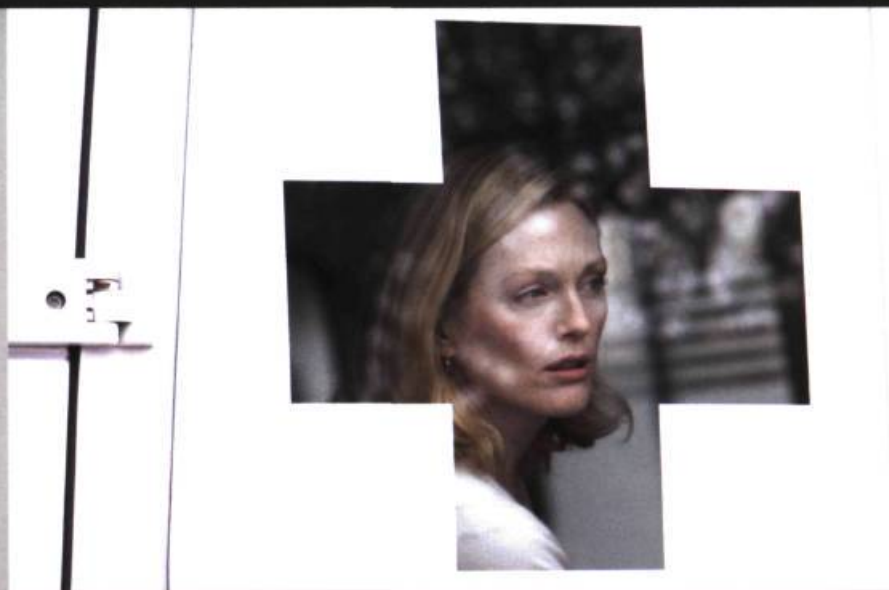
avoir été conçu pour se classer parmi les œuvres qui, dites « honnêtes », découragent le discours critique (et comme on y prêche la gentillesse et la bonté, le critique est doublement piégé). Boon combine ici deux formules éprouvées : d'abord, la mise en rapport de deux individus aux personnalités dissemblables et la transplantation d'un personnage dans un environnement qui lui est étranger. C'est un peu comme

si un professionnel de Pointe-Claire devait aller passer plusieurs mois à Gaspé et que les circonstances l'obligeaient à fréquenter un brave pêcheur du coin au sabir coloré. Dans les faits, la formule des *Ch'tis* est facilement exportable, ce qui explique d'ailleurs que déjà, en Italie et aux États-Unis, des remakes sont en préparation. La bonne nouvelle est qu'un « petit » film fasse la nique aux énormes productions prétentieuses du genre *Astérix aux Jeux olympiques*, bien qu'une fois arrivé au Québec, l'engouement dont il a profité a de quoi étonner. Mais comme la France jacobine a un rapport terriblement compliqué avec les langues régionales, on peut croire que ce film consensuel et jovial sur des gens qui s'expriment dans un drôle de patois (mais ne feraient pas de mal à une mouche) y a sûrement eu un effet de réconciliation. — **Marco de Blois**

France, 2008. Ré. : Dany Boon. Scé. : Dany Boon, Alexandre Charlot, Franck Wagner. Int. : Kad Merad, Dany Boon, Zoé Félix, Lorenzo Ausilia-Foret. 106 minutes. Dist. : Christal films.

Blindness de Fernando Meirelles

Présumé en ouverture au dernier Festival de Cannes, et premier d'une liste de films axés sur la cécité ou l'aveuglement, volontaire ou non, *Blindness* de Fernando Meirelles (*La cité de Dieu*) aura fait l'unanimité contre lui par sa façon simpliste d'illustrer le combat entre nature et culture à l'occasion d'une épidémie de cécité au sein d'une grande ville. Libre adaptation pour le cinéma d'un roman de José Saramago, il sombre rapidement, après un début prometteur, dans une série de situations invraisemblables. Miraculeusement épargnée par l'épidémie, une femme (Julianne Moore) en arrive à servir de guide aux malades et de fil conducteur au récit, dont l'artificialité a tôt fait de sauter aux yeux (pardonnez le mauvais jeu de mots). De plus, le spectateur est ballotté du point de vue subjectif des aveugles, avec des fondus au blanc, à la représentation objective, peu crédible, de ce qu'ils sont censés vivre. Dès lors, le film n'est plus que la plate illustration, maladroitement réaliste, de la série d'embûches que rencontrent ceux-ci sur leur chemin, adoucies par la clairvoyance de Julianne Moore (dont le personnage n'a pas d'existence) qui



les mènera à la rédemption avant qu'ils ne s'entretuent. Au total, même si les contaminés de cette métropole sont symboliquement de diverses ethnies, ou porteurs de signes lourdement démonstratifs, *Blindness* est loin de proposer une réflexion sur l'aveuglement collectif qui menace la planète. Le passage de la littérature au cinéma reste une entreprise périlleuse dont se méfiait le

Prix Nobel José Saramago. Téléfilm Canada aurait dû en faire autant avant d'investir dans le projet (le scénario et les dialogues sont de Don McKellar). — **Gilles Marsolais**

Brésil-Japon-Canada, 2008. Ré. : Fernando Meirelles. Scé. : Don McKellar. Int. : Danny Glover, Julianne Moore, Alice Braga, Mark Ruffalo, Gael Garcia Bernal. 118 min. Dist. : Alliance Vivafilm.

Sortie prévue : septembre 2008



C'est presque un fantôme de cinéphile : voir Marilyn Monroe et Charlie Chaplin se chamailler avant de s'embrasser tendrement à l'écran, comme dans un rêve de cinéma où les mythes et les époques se télescoperaient sans souci de cohérence ou de logique. Puis la vision s'élargit. Marilyn et Charlot ne sont pas seuls. À leurs côtés paradent tout aussi joyeusement Michael Jackson, Abraham Lincoln, Madonna, le pape ou Shirley Temple. Et encore quelques veaux, vaches et moutons. Ces assemblages improbables, ce monde fait de bric et de broc, c'est celui de *Mister Lonely*, troisième long métrage de celui qui gagna en à peine deux films ses galons

sublimes, pour affirmer une liberté de ton et de regard à la fraîcheur enthousiasmante. Mais voilà que, comme dans un mauvais conte de fées, *Mister Lonely* nous ramène à la réalité : Harmony Korine vient de tomber de son piédestal et son film résonne lourdement du bruit sourd de cette chute. Relatant l'histoire improbable d'une commune d'imitateurs perdue dans les plaines brumeuses de l'Écosse, *Mister Lonely* est pourtant traversé des éclats poétiques et enchanteurs d'une délicieuse rêverie. Sans compter sa bande d'acteurs – Diego Luna, d'une timidité touchante, Samantha Morton ou encore Denis Lavant, plus « animal » que jamais – qui, visiblement jubile de pouvoir

se fondre ainsi dans la peau de personnages de légende. Mais Korine se perd vite dans un récit alambiqué et sa poétique du kitsch inoffensive ne tarde pas à s'égarer dans quelques délires puérils et absurdes. Comme un grand enfant qui aurait besoin d'attention, le cinéaste surligne alors sa mise en scène, parfois très inspirée, d'effets de style sans grand intérêt. Et entre surcharge maniérée et saynètes alternant histoires parallèles réellement bizarres, c'est tout son propos qui finit par se diluer bien rapidement tandis que le bel équilibre du début, fait d'un mélange de mélancolie et de joie de vivre, vient se fondre dans un grand n'importe quoi décevant. La tentation de l'autocritique est grande. Car à considérer ainsi très vite – trop vite – certains jeunes auteurs comme de véritables génies, peut-être leur donnons-nous aussi l'occasion de le croire. *Mister Lonely*, qu'on espère vivement être un simple accident de parcours, vient toutefois prouver que c'est bel et bien une erreur. – Helen Faradji

G.-B., Fr., Ir., É.-U., 2008. Ré. : Harmony Korine. Int. : Diego Luna, Samantha Morton, Denis Lavant, James Fox, Melita Morgan, Anita Pallenberg, Rachel Korine, Jason Pennycooke, Richard Strange, Michael-Joel Stuart, Esme Creed-Miles, Mal Whiteley, Daniel Rovai, Nigel Cooper. 112 minutes. Couleur. Dist. : Maximum Films.

Un été sans point ni coup sûr de Francis Leclerc

Francis Leclerc est un réalisateur de grand talent qui a su, grâce à seulement deux longs métrages (*Une jeune fille à la fenêtre* et *Mémoires affectives*), se tailler une place enviable dans le paysage cinématographique québécois. Cette réussite précoce rend d'autant plus étonnant son engagement dans le projet d'*Un été sans point ni coup sûr*, film qui semble – du moins au premier abord – aux antipodes de la sensibilité particulière du réalisateur. Inspirée du livre de Marc Robitaille, comme l'étaient les *Histoires d'hiver* prises en charge par François Bouvier en 1999, l'œuvre oscille entre le film de genre destiné à un public familial – ici la comédie sportive, version nostalgique – et le récit initiatique. Le problème ne tient pas en soi au choix de la formule, même si celle-ci semble bien usée (combien d'équipes de *loosers* entraînées par un coach incompetent le cinéma hollywoodien a-t-il mises en scène depuis 25 ans ?) ; la grande faiblesse du film réside dans l'incon-

sistance entre les éléments d'un scénario qui, du joueur des Expos qui rend visite au jeune héros dans sa chambre aux problèmes conjugaux de ses parents, en passant par le passé mystérieux d'un voisin « étranger », ne trouve jamais le ton qui convient à cette histoire. Ce que la littérature arrivait à composer grâce au langage – la nostalgie, une espèce de candeur à la fois lucide et bon enfant, une complicité du lecteur avec la narration, fondée sur une expérience commune de l'époque – se transforme ici en un discours maladroit et bancal,

une œuvre stylistiquement beaucoup trop appuyée pour la minceur du propos qu'on y tient, une fable souvent moralisatrice, interprétée sans grande conviction par des acteurs pourtant fort talentueux. Un film d'été, quoi, dans son acception malheureusement la plus mince. – Pierre Barrette

Québec, 2008. Ré. : Francis Leclerc. Scé. : Marc Robitaille, d'après son roman. Int. : Roy Dupuis, Patrice Robitaille, Pier-Luc Funk, Jacinthe Laguë, Peter Bataklijev, Frédérique Dufort, Phillip Jarrett, Guy-Daniel Tremblay, Guy Thauvette. 104 minutes. Couleur. Prod. : Barbara Shrier pour Palomar. Dist. : Alliance Vivafilm.

